

Littérature de jeunesse arménienne :

mémoire et occultation

*“Moi, je l’ai entendu de nos vieux,
nos vieux de leurs grands-pères,
les grands-pères de leurs aïeuls...”*

Hovhannès TOUMANIAN ¹

par Hasmig Chahinian*

Dans quelle mesure la littérature de jeunesse permet-elle aux enfants arméniens, vivant dans les communautés de la diaspora de construire ou de maintenir leur identité culturelle ?

Hasmig Chahinian présente et analyse une enquête menée au Liban et en France.

Si la littérature de jeunesse a, entre autres, une fonction d’enculturation², de transmission des valeurs culturelles aux jeunes, permettant ainsi la préservation de l’héritage culturel et la conservation de la mémoire collective, on peut penser qu’une culture minoritaire, en contact avec une culture d’accueil et risquant l’absorption et la perte de son identité, a tendance à utiliser le biais de la littérature de jeunesse pour affirmer sa différence : l’existence d’une production littéraire pour les jeunes et l’accès à celle-ci revêtent alors une importance capitale dans la prise de conscience et le maintien de l’identité culturelle des jeunes issus de cette minorité. Les héros présentés dans ces livres peuvent servir de support à l’établissement d’un sentiment d’appartenance à la communauté d’origine, comme ils peuvent rapprocher l’enfant de la culture d’accueil, et cela en fonction des valeurs qu’ils véhiculent ou des contextes où ils évoluent. C’est ce que nous proposons d’étudier à travers l’exemple de la diaspora

* Hasmig Chahinian travaille au Secteur interculturel de La Joie par les livres. Elle prépare actuellement une thèse : Littérature de jeunesse et identité arménienne.

in : « Nazar le vaillant »
extrait des *Contes arméniens*,
ill. Elo Boudakian,
Éditions Kirk
(collection Diasporas)

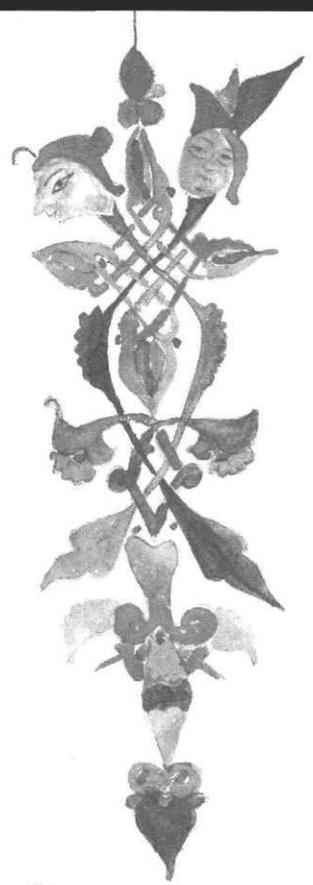
arménienne, en nous appuyant sur les résultats d'une enquête³ menée au Liban et en France auprès des jeunes de 10-12 ans fréquentant une école arménienne et ayant au moins un parent arménien. Cette étude visait à faire un bilan des habitudes de lecture des enfants, de leurs désirs, à établir leurs besoins en littérature de jeunesse. Elle a permis de mettre aussi à jour les figures identificatoires proposées aux jeunes et intériorisées par eux, ainsi que les choix identitaires effectués.

La littérature de jeunesse arménienne : état des lieux et enjeux

Une partie du peuple arménien vit sur ses terres mais, faisant partie de l'ex-Union Soviétique, était soumise jusqu'en 1991 à des impératifs idéologiques ; la partie restante de la nation arménienne est disséminée dans plusieurs pays, dont la France, le Liban, les États-Unis, le Canada et l'Iran, formant ainsi la diaspora arménienne⁴ ; suite au Génocide de 1915, perpétré par le gouvernement Jeunes Turcs, les rescapés ont trouvé asile dans différentes patries d'adoption. Parallèlement à la transmission d'un patrimoine culturel spécifique, l'enjeu, pour la littérature arménienne de jeunesse, pourrait être de transmettre aussi une mémoire collective marquée par le Génocide.

Il existe donc actuellement deux littératures de jeunesse arméniennes : l'une produite en Arménie, en arménien oriental, l'autre dans la diaspora, en arménien occidental⁵.

La littérature de jeunesse produite en Arménie plonge ses racines dans le conte populaire et la littérature orale, dans une tradition arménienne bien marquée mais ouverte au monde. Ancrée dans la vie rurale à ses débuts, elle évoluera vers une thématique plus urbaine. Le concept de



Jean Cazalbou : *Si l'Arménie m'était contée*,
Les Éditeurs français réunis



L'identité soviétique, durant l'ère communiste, sera reflétée dans les écrits correspondant à cette période. Après l'indépendance de l'Arménie en 1991, la littérature de jeunesse produite en Arménie se tourne à nouveau vers une écriture à la recherche de ses racines, notamment par le truchement des contes et légendes arméniens, mais son épanouissement reste conditionné par la situation économique et politique du pays.

La littérature de jeunesse s'étant développée dans les provinces sous contrôle turc puis dans la diaspora, a manqué cruellement d'écrivains dès ses débuts⁶. Faite de traductions de la littérature arménienne produite en Arménie ou d'adaptations de contes faisant partie du patrimoine mondial, elle a connu un passage à vide durant la période correspondant au Génocide et dans les années qui l'ont suivi.

Des choix identitaires différents, des littératures de jeunesse différentes

Nous étudierons deux communautés arméniennes de la diaspora, en essayant de faire le point sur les productions pour la jeunesse arménienne de chaque pays ainsi que sur leur réception par les jeunes et leur impact sur leurs propres choix identitaires et culturels. Il s'agit des communautés arméniennes du Liban et de la France⁷.

Au Liban, la conservation identitaire comme priorité communautaire

Les Arméniens, arrivés des provinces sous contrôle turc au Liban après le Génocide, se retrouvent dans un pays oriental dont le système politique est basé sur le pluri-confessionnalisme, avec des règles structurelles propres au régime ottoman, dont les Arméniens sont familiers. Il n'y a donc pas à proprement parler de choc identitaire avec la culture d'accueil. Les première et

seconde générations d'Arméniens au Liban créent des écoles et bâtissent des églises avant de songer à l'insertion dans la société libanaise, ce qui permet à la communauté de préserver l'identité nationale et d'assurer la transmission de la langue arménienne à la génération montante. Le manque de livres pour jeunes se fait sentir et, vers les années cinquante, on s'intéresse de nouveau à la littérature de jeunesse.

Les écrits publiés dans les années 50-60 au Liban peuvent être divisés en trois catégories : les traductions de classiques, comme *L'Illiade* et *L'Odyssée*⁸, visant à assurer une certaine culture générale aux lecteurs, ou de contes arméniens, traduits de l'arménien oriental ; les livres d'éducation religieuse, publiés par le clergé arménien ; les « louanges » de la nation arménienne, ayant pour but de faire prendre conscience aux jeunes de leur appartenance nationale et de la valoriser, et de leur présenter des héros du passé arménien : on pourrait citer à ce propos le livre *Au sujet de la terre et de l'eau, de la ville et du village arméniens*⁹, où l'Arménie, avec son histoire, est à l'honneur. L'idée dominante est la valeur de la patrie qui, même si elle est géographiquement située loin du pays d'accueil, doit rester vivante dans l'âme de chaque Arménien de la diaspora¹⁰. On crée une image idyllique de cette patrie lointaine à laquelle les jeunes doivent se sentir liés, pour éviter l'enracinement dans le pays d'accueil. Durant cette période, la diaspora est conçue comme une étape avant le retour en Arménie, et cette conception se reflète dans les livres destinés aux jeunes.

Par la suite, dans les années 70-80, on proposera aux enfants des revues¹¹ essayant d'allier des thèmes nationaux aux thèmes relevant de la culture générale,

**DAVID KHERDIAN
LOIN DE CHEZ MOI**



MÉDIUM

Loin de chez moi,
D. Kherdian,
L'École des loisirs

et dans les années 90 un centre pédagogique lancera une collection faite d'œuvres inédites, adaptations d'écrits préexistants ou ouvrages nouvellement créés. Des initiatives isolées produisent quelques titres qui ne sont pas réédités. Un site internet¹² propose actuellement des textes modernes, mais qui ne sont accessibles qu'aux personnes qui s'y connectent.

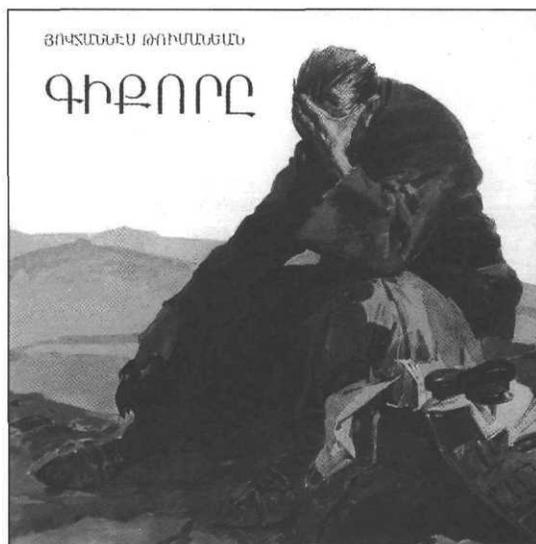
On notera l'absence de titres de littérature de jeunesse produits au Liban (ou ailleurs dans la diaspora) traitant du Génocide de 1915. Un seul livre, *The Road From Home, The Story of an Armenian Girl*, écrit par David Kherdian, a été publié aux États-Unis en 1979 par Harper Collins, puis en France en 1990 par L'École des loisirs (collection Médium) sous le titre *Loin de chez moi*¹³. L'auteur raconte à la première personne la vie de sa mère, de 1915 à son arrivée en Amérique, où elle s'établira. Ce livre, disponible en France et aux États-Unis, n'est cependant pas présent dans les écoles arméniennes, que ce soit en France ou au Liban. Est-ce par manque d'information de la part des responsables des écoles ou par décision consciente ? De plus, on remarquera que le choix de publier ce livre se reportant au Génocide a été effectué par un éditeur américain, puis un éditeur français, mais ce titre n'a pas été traduit en arménien. Comme si on ne voulait pas transmettre la mémoire du Génocide par le biais du livre de jeunesse, mais plutôt celle « des jours heureux ».

Les héros préférés les plus souvent cités par les enfants arméniens vivant au Liban sont : Vartan Mamigonian, Sassountsi Tavit et Kikor.

Vartan Mamigonian est une figure légendaire arménienne, commandant en chef des armées, qui fit la guerre aux Perses en



Vartan Mamigonian,
l'un des héros préférés des enfants
arméniens vivant au Liban,
ill. J.Y. Mitton,
in *L'Histoire de l'Arménie en bandes
dessinées*, F.R.A. Nor-Seround



Kikor,
autre héros,
ed. Erebouni

451 pour défendre le droit du peuple arménien à vivre en chrétienté. Il mourut sur le champ de bataille « *vasn groni yèv hayréniatz* », « pour la religion et la patrie ». Sassountsi Tavit ou David de Sassoun est le héros de l'épopée arménienne transmise oralement de siècle en siècle et couchée sur le papier au XIX^e siècle. Doté d'une force surhumaine et d'un caractère bien trempé, amoureux de liberté et de justice, réalisant exploit sur exploit, mais aussi bêtise sur bêtise, Sassountsi Tavit est un personnage attachant.

Kikor est un héros d'une nouvelle de Toumanian. Écrite à l'origine pour les adultes, mais adoptée par les jeunes, l'histoire raconte la triste vie de Kikor, qui, ayant quitté contre son gré le village pour la ville, tombera malade et finira par mourir loin des siens. Alors que les deux premiers choix présentent un caractère national exacerbé, le troisième est peut-être le fruit d'une identification à un enfant de l'âge des lecteurs, indépendamment de son appartenance. Signalons aussi qu'à plusieurs reprises, durant l'enquête, des personnages de l'histoire de l'Arménie, comme les rois arméniens, ont été choisis comme réponses à des questions traitant des héros préférés ou des sujets préférés des enfants. La langue de lecture la plus répandue est l'arménien, et souvent, pour justifier leurs choix, les enfants disent « Parce que c'est en arménien » ou « Parce que l'Arménie est notre patrie » ou « Parce que nous sommes Arméniens »...

Il semblerait donc que ces enfants nés au Liban et y vivant, et pour la plupart n'ayant jamais vu l'Arménie, aient une vision idéalisée d'une « mère-patrie » à laquelle ils se sentent appartenir plutôt qu'à une patrie où ils vivent au quotidien. Baignés dans une langue et une culture

qu'ils revendiquent, ils vivent aussi avec des références appartenant à un passé historique lointain, s'identifient à des héros mythiques issus d'un temps où les Arméniens vivaient sur leurs terres. La réalité diasporique est absente de ces différentes représentations. L'imaginaire de l'enfant arménien vivant au Liban se nourrit donc d'un temps révolu, idéalisé, d'une mémoire des « jours glorieux ». Cela ne peut-il pas aboutir à donner à l'enfant des perceptions erronées de la réalité actuelle ? À rêver des rois arméniens, de Vartan Mamigonian, d'une Arménie idéalisée, l'enfant semble condamné à se sentir en marge de la culture et de la patrie d'accueil, mais aussi étranger par rapport à l'Arménie, dont la réalité ne correspond pas à la vision idyllique qui en est donnée. Une langue et une culture préservées, donc, mais maintenues dans une mémoire figée, amputée d'un vécu moderne, réel.

L'intégration à la culture d'accueil, une priorité pour les Arméniens de France

La différence fondamentale entre les choix identitaires en France et au Liban va apparaître à la seconde génération. La France, manquant de main d'œuvre non qualifiée au lendemain de la Première Guerre mondiale, facilite l'accueil des travailleurs immigrés¹⁴. Habités à une façon de vivre « à l'orientale » dans des localités souvent situées en zone rurale, les rescapés du Génocide immigrés en France devront s'adapter à une vie fortement urbanisée, dans un pays dont ils ne connaissent pas la langue, où leur culture et leur passé ne sont ni reconnus ni valorisés, et où ils ne sont considérés que dans leur dimension de « travailleurs étrangers ». Regroupés dans des localités où ils se retrouvent « entre Arméniens »¹⁵, reproduisant le

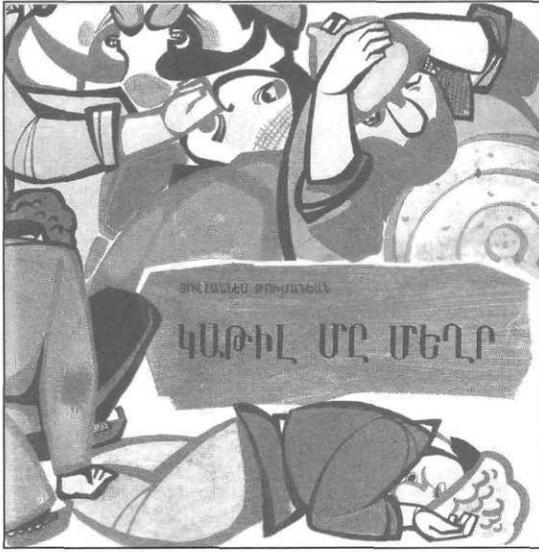
schéma social en usage « au pays »¹⁶, les Arméniens privilégieront la culture « du dedans », connue et sécurisante, par rapport à l'inconnue et l'étrangeté de celle « du dehors »¹⁷, et n'entreprendront que des rapports minimaux avec la société d'accueil, préoccupés par leur survie au quotidien et la sauvegarde de leur culture d'origine, car « renoncer à sa langue serait renoncer à une identité acquise à force de luttes séculaires »¹⁸. Il s'agit d'entretenir le sentiment d'appartenance nationale, notamment à travers les mythes du « paradis perdu », où le retour est impossible, et « la Terre promise », en l'occurrence l'Arménie, la « mère-patrie » fantasmée, omniprésente dans l'imaginaire collectif de cette communauté déracinée. Un clivage manichéen existe entre « eux », les Français, « mauvais objet total » et « nous », les Arméniens, « bon objet total »¹⁹.

Les priorités de cette première génération étant de l'ordre de la survie au quotidien en terre « étrangère », la littérature de jeunesse est, comme au Liban, pratiquement absente des préoccupations communautaires.

Baignée dans cette ambiance communautaire, la deuxième génération se trouve confrontée, à sa scolarisation, à un monde inconnu, aux valeurs et repères différents de ceux de la communauté d'origine. D'un côté, la communauté arménienne, avec ses coutumes, rituels et langue non reconnus, envahie par une image idéalisée d'une « mère-patrie » avec laquelle les sujets de la seconde génération n'ont qu'un lien fantasmé, puisqu'ils sont nés en France, au lendemain d'une « catastrophe » dont on parle à mots couverts, par non-dits ; de l'autre, la communauté française, omniprésente dès qu'on sort des quartiers armé-

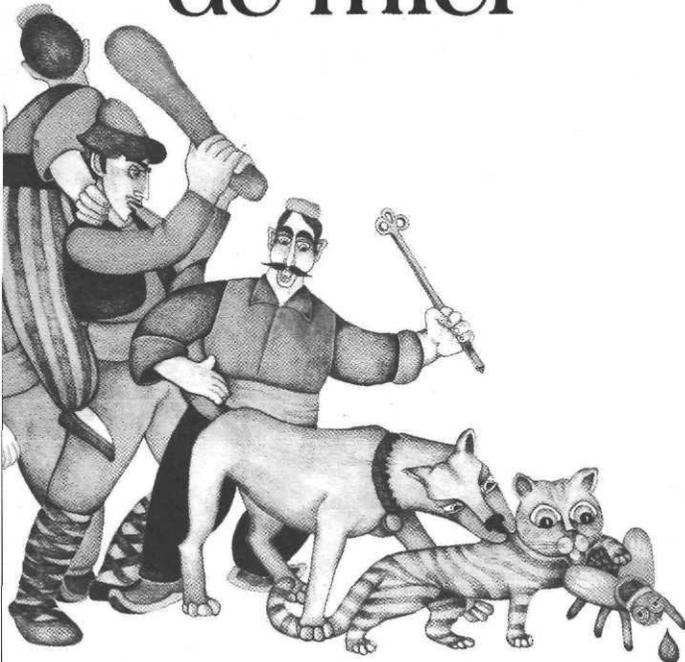
niens, auréolée de la reconnaissance qu'on se doit d'avoir envers le pays d'accueil, ainsi que de l'aura de sa culture. La langue de l'école est le français, et la reconnaissance de ces enfants d'immigrés est conditionnée par leur connaissance de cette langue et de la culture qu'elle véhicule, qui leur permet souvent de respirer et d'être autrement que dans la communauté arménienne. Il s'agit donc d'être semblable, conforme au « modèle français » pour être accepté et reconnu par l'institution et les pairs. Tirillés entre deux mondes présentant des modèles identificatoires opposés, écartelés « entre une histoire familiale sans échos au dehors et un dehors dénué de pertinence à la maison »²⁰, les enfants de la deuxième génération ont à choisir leur voie. Ils feront le choix de s'intégrer le plus possible à la société d'accueil. « Nous ne voulions qu'une chose, être Français. Nous avions honte d'être Arméniens »²¹. On choisit d'appartenir au « nous, les Français », par opposition à « eux, les Arméniens », les deux appartenances étant perçues comme inconciliables.

La langue arménienne, la langue du rapport corporel et émotionnel à la mère et à sa culture, est remplacée par la langue « paternelle », celle de la communauté d'accueil, « porteuse d'ouverture de l'altérité du sujet »²². On choisit le français et la culture française pour se défendre contre l'envahissement par la communauté d'origine, qui ne répond plus aux besoins de l'individu et ne lui permet d'exister que comme une partie d'elle, et non comme une entité reconnue comme différente, particulière. Il semble nécessaire de « désintégrer sa propre langue maternelle, pour réussir la greffe de l'autre »²³. Cependant, l'envie de faire partie de ce tout communautaire, de se fondre dans cette masse aimante, d'être reconnu comme



La Goutte de miel,
texte et illustrations de Séta Papazian,
Parenthèses

La goutte de miel



valable, est aussi présente. C'est donc un rapport passionnel d'amour et de haine, d'acceptation et de rejet que vit cette deuxième génération, oscillant entre l'identité assignée par la société d'accueil majoritaire, celle voulue par la communauté d'origine minoritaire, et la nécessité vitale de s'autodéfinir face à ces deux entités.

Quelques tentatives d'éditer des livres pour jeunes ont lieu durant cette période. Ainsi, les éditions Erebouni, vers la fin des années 60 et le début des années 70, publient en France des textes de Toumanian traduits en arménien occidental ou en français, comme *Une Goutte de miel*²⁴, en arménien, et *Katch Nazar*²⁵, en français. Le premier raconte la destruction de deux villages, dont les habitants se sont entre-tués à cause d'une goutte de miel tombée par terre, sur laquelle s'est posée une mouche, que le chat d'un villageois a terrassée, avant d'être à son tour assommé par le chien d'un homme venu d'un autre village, et ainsi de suite. Le second relate les aventures de Nazar, appelé ironiquement le téméraire, qui passe sa vie à dormir et à se quereller avec sa femme, jusqu'au jour où il massacre mille mouches et se prend pour un héros... Ces deux contes sont inspirés de la tradition orale arménienne.

Comme au Liban, l'effort créateur est quasi inexistant ; il s'agit de traduire, d'adapter, d'utiliser le matériau déjà existant en le modifiant si nécessaire. La seule différence notable consiste dans le choix de la langue française : il est significatif que la transmission de la culture arménienne, de ses contes et légendes, de son histoire, nécessite l'emploi du français. L'arménien n'est donc pas une langue véhiculaire, présente naturellement dans la littérature de jeunesse,

mais une langue éloignée du vécu de l'enfant, puisqu'on choisit de s'adresser à lui en français, sa langue « quotidienne ».

D'autre part, le contenu de ces livres suscite le questionnement. Ici aussi, on ne transmet que les contes des temps anciens. Les modèles identificatoires proposés aux enfants à travers les héros des contes restent cloisonnés dans le passé et reflètent l'image d'une arménité figée dans le temps et dans le monde rural, en décalage avec le monde moderne et le vécu quotidien de l'enfant. Cela tranche avec l'image dynamique d'un vécu « français » véhiculé par la littérature de jeunesse française.

Il apparaît de l'enquête effectuée dans les écoles arméniennes de France que les héros préférés cités par les enfants sont dans la grande majorité des personnages non liés à la culture arménienne : Mickey, Astérix, Pokemon, Tintin... On retrouve d'ailleurs ces mêmes noms en ce qui concerne les livres préférés. La langue de lecture est le français. Notons également que les enfants, qui pouvaient choisir entre un questionnaire en français ou un questionnaire en arménien, ont préféré le français. Tout au long du questionnaire, que ce soit dans le cadre d'une création d'histoire ou dans la description du livre idéal, l'arménité a très peu de place dans les réponses. Certes, la langue arménienne est citée parfois, avec des phrases stéréotypées comme « l'arménien est ma langue maternelle », ou « l'Arménie est ma patrie », mais l'enfant a choisi d'écrire ces phrases en français, ce qui illustre bien la distance qui le sépare de cette langue et de ce pays... Un lien affectif à l'arménité est présent, mais il ne reflète pas le vécu réel de l'enfant, il semblerait plutôt que l'enfant essaie de s'adapter à ce qu'on attend de lui.

Il ne lit pas de livre en arménien, et la passation de la mémoire collective ne peut se faire qu'en français. Ici aussi, le lien fantasmé à une langue qu'on ne parle pas et à un pays idéalisé où on ne vit pas est manifesté dans les différentes réponses données durant l'enquête.

La lecture des livres de littérature de jeunesse française ou internationale est nettement privilégiée par rapport à celle d'une littérature de jeunesse arménienne présentant l'image d'une culture fortement ancrée dans le passé. La transmission d'une mémoire nationale par le biais du livre n'aboutit donc pas puisque les livres proposés ne sont pas lus. De plus, ces livres ne font que creuser la distance entre la culture arménienne actuelle et l'enfant.

Le fait qu'une minorité vivant dans différents pays d'accueil idéalise son passé historique et tente de transmettre cette vision à ses enfants n'est pas nouveau. La nécessité de garder une langue propre et de conserver sa culture est aussi compréhensible. Cependant, en France comme au Liban, la littérature de jeunesse arménienne ne se réduit qu'à sa dimension d'agent d'enculturation, et semble même faillir à cette mission, puisque l'identité et la mémoire qu'elle véhicule sont figées dans un passé imaginaire, sans nul rapport avec la réalité actuelle, sans évolution possible. La sublimation du passé et l'absence de référence au Génocide, à l'origine de la présence des Arméniens dans la diaspora, créent une fissure entre la vie quotidienne de l'enfant et la littérature qu'on lui propose. On ne saurait la combler qu'en proposant aux enfants une littérature arménienne de jeunesse moderne, jeune, reflétant le vécu quotidien et correspondant aux besoins et désirs des

enfants. Une littérature qui pourrait permettre à l'enfant de la diaspora de se situer par rapport aux deux cultures en présence et d'évoluer dans sa double appartenance.



Contes arméniens, ill. Elo Boudakian, Éditions Kirk (collection Diasporas)

1. Hovhannès Toumanian : *Yérguéri joghovadzou [Œuvres complètes]*, tome III, éd. Hayasdané, Yérévan, 1969, p. 169.
2. « L'ensemble des opérations par lesquelles les sujets s'approprient cette culture de leur propre groupe est appelé " enculturation " » (Camel Camilleri, Geneviève Vinsonneau : *Psychologie et culture : concepts et méthodes*, Armand Colin, Coll. U, Paris, 1996, p. 20).
3. Hasmig Chahinian : *Littératures de jeunesse arméniennes, rêves et réalités, enquête auprès d'enfants arméniens de 10 à 12 ans*, sous la direction de Madame le Professeur Mauricette Saikali, mémoire pour l'obtention de la maîtrise en Sciences de l'éducation, Université Saint-Joseph, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Institut Libanais d'éducateurs, Beyrouth, 1993. Pour la communauté arménienne de France, se référer à Hasmig Chahinian : *Littérature de jeunesse et identité arménienne, enquête auprès d'enfants de 10 à 12 ans*, sous la direction de Messieurs les Professeurs Jean Ménéchal et Jean Perrot, mémoire pour l'obtention du DEA en Études littéraires, francophones et comparées, Faculté des Lettres, des Sciences de l'homme et des Sociétés, Université Paris Nord - Villetaneuse, 2000.

4. Gérard Chaliand définit la diaspora comme « un groupe ethnique ou religieux dispersé de force qui cherche à conserver une mémoire et, quel que soit par ailleurs son degré d'intégration, à maintenir et transmettre une spécificité ». (Gérard Chaliand : « Mémoire et modernité », in *Les Temps Modernes*, 43^{ème} année, juillet-août-septembre 1988, n° 504-505-506, « Arménie-Diaspora, mémoire et modernité », Paris, 1988, p. 446).
5. L'arménien oriental est utilisé en Arménie et en Iran, tandis que les Arméniens de la diaspora utilisent l'arménien occidental. Ces deux langues sont très semblables et n'ont que de légères différences de conjugaison et de déclinaison. Cependant, une réforme, effectuée en 1922 en Arménie soviétique, a remodelé l'orthographe de la langue arménienne orientale.
6. Citons l'œuvre de Lévon Chant, qui a traduit et adapté en arménien occidental plusieurs textes de la littérature de jeunesse produite en Arménie, et les a inclus dans les manuels scolaires qu'il créait.
7. La littérature de jeunesse arménienne produite au Liban et sa réception ont été étudiées dans le cadre d'un mémoire de maîtrise déjà mentionné.
8. Homère : *Votissagane [L'Odyssée]*, éd. Hamazkaïne, Coll. de l'enfant et de l'adolescent n°19, Beyrouth, 1955.
9. Vosguian : *Hay hoghèn ou tchourèn, kaghakèn ou kughèn [Au sujet de la terre et de l'eau, de la ville et du village arméniens]*, édité par l'auteur, Beyrouth, 1954.
10. Des phrases comme « L'Arménie est notre patrie » ou « Arménie, mère de tous les bienfaits » sont fréquentes dans ce genre de texte.
11. Comme la revue *Mego* ou *Tchalon [Mego et Tchalo]*, 12 numéros parus, éd. Hamazkaïne, Beyrouth, dates de parution non indiquées [fin des années 70, début des années 80].
12. www.3noor.org
13. Traduit de l'anglais par Laurence Lenglet.
14. Ces réfugiés étaient interdits de retour dans leur société d'origine par les pouvoirs turcs et considérés, dans un premier temps, comme apatrides par le gouvernement français.
15. Comme à Issy-Les-Moulineaux, Alfortville, Marseille... À noter que cette même démarche a conduit, au Liban, à la création des agglomérations arméniennes de Bourj Hammoud dans la banlieue de Beyrouth et de Anjar dans la plaine de la Békaa.
16. Martine Hovanessian : *Les Arméniens et leurs territoires*, Série Monde - Français d'ailleurs, peuple d'ici, HS N° 84, Autrement, Paris, 1995, p. 91.
17. René Kaës (Dir.) : *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, Dunod, Coll. Inconscient et culture, Paris, 1998, p. 1.

18. Martine Hovanesian : *Le lien communautaire, trois générations d'Arméniens*, Armand Colin Éditeur, Coll. L'Ancien et le Nouveau, Paris, 1992, p. 118.
19. Les termes de « bon objet total » et « mauvais objet total » sont de Camel Camilleri et Geneviève Vinsonneau : *Psychologie et culture : concepts et méthodes*, Op. Cit., p. 65.
20. Janine Altounian : « Passion et oubli d'une mémoire collective mise au travail dans la cure et l'écriture. Témoignage d'une analysante, héritière du Génocide arménien », in *Revue Française de Psychanalyse*, LXIV n°1, « Devoir de mémoire : entre passion et oubli », Paris, 2000, p. 15.
21. Maggy, née en France dans les années 40. Communication personnelle.
22. Francesco Sinatra : « La figure de l'étranger et l'expérience de l'exil dans la cure », in René Kaës (Dir.) : *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, Dunod, Coll. Inconscient et culture, Paris, 1998, p. 144.
23. Martin Melkonian : *Le miniaturiste*, Seuil, Paris, 1984, p. 8, cité par Janine Altounian : « Faute de parler ma langue », in « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie... ». *Un génocide aux déserts de l'inconscient*, Les Belles Lettres, Paris, 1990, p. 126.
24. Hovhannès Toumanian : *Gatil me mëghr [Une goutte de miel]*, Traduit en arménien occidental par Zareh Kherakhouni, Éditions Ereboundi, Paris, 1969.
25. Hovhannès Toumanian : *Nazar le Téméraire [Katch Nazar]*, Trad. Rouben Melik, Éditions Ereboundi, Charenton-Le-Pont, 1969.

